

Un soir à Glasgow

Ibrox Park retient son souffle. D'une foulée régulière, Gérard Farison monte à l'attaque. Je suis seul, sur le côté gauche du terrain. Ça y est, il m'a vu. Il me donne le ballon. Face à moi, un Écossais. Je m'avance. Lui, il recule et recule encore. Je fais rouler la balle par petites touches, comme un chat s'amuse à pousser une souris. Me voilà dans leur surface. De l'extérieur du pied, je me décale vers la droite. Je repique vers le point de penalty. Un, deux, trois contacts... Je ne quitte pas le ballon des yeux. Je le caresse à peine. Et soudain, je tire. Une frappe puissante. Kennedy, le gardien, se détend en vain. Le ballon rebondit juste devant sa ligne, glisse au ras de son poteau droit et vient mourir au fond des filets. Un à zéro. Je me mets à courir en levant les bras au ciel. Debout devant le banc de touche, la pipe à la bouche, le président Rocher exulte. Il salue les tribunes où sont installés les supporters stéphanois. Neuf minutes plus tard, je récupère la balle dans notre moitié de terrain. Personne devant moi. Alors, je continue. Je me lance dans une course folle, à l'assaut du but écossais. Quarante mètres, cinquante mètres, soixante mètres... C'est incroyable. Me voilà seul devant Kennedy. Il suffirait d'un dribble... Mais Hervé Revelli est là, sur ma droite. Je l'ai aperçu, une fraction de seconde plus tôt. Un défenseur écossais est revenu. Trop tard. Je glisse le ballon à Hervé. Deux à zéro. Le match est plié. Le but de

McDonald, à soixante secondes du coup de sifflet final, ne changera rien. Nous sommes le 5 novembre 1975. Nous venons de battre les Glasgow Rangers chez eux, dans leur fief d'Ibrox Park. Et moi, je suis le plus heureux des Verts. J'ai marqué un but, j'ai fait une passe décisive... Il s'est passé quelque chose, ce soir. Dans les vestiaires, les journalistes me pressent de questions. Ils veulent que je raconte, encore et encore. Saint-Étienne est qualifié pour les quarts de finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. Si nous continuons à jouer comme ça, nous avons des chances de revenir à Glasgow le 12 mai prochain. Mais cette fois, ce sera pour la finale. La légende des Verts est en marche. Elle n'est pas près de s'arrêter.

CHAPITRE 1

Liberté, liberté chérie

« BUT ! »

Une fois de plus, Ulysse n'a rien vu. Pied droit, pied gauche, à nouveau pied droit. Le ballon me colle aux pieds. Dans un dernier coup de reins, me voilà passé. À la fin de ma course, je frappe. Sans même regarder. À quoi bon ? Le but est là, tout près, je le sais. Je le sens. Je devine la silhouette massive du gardien, rempart dérisoire contre les rêves de gloire de mes huit ans. Boum ! Un tir imparable. Ulysse s'étire en un plongeon désespéré. Pour la forme. Pour la beauté du geste. Ses doigts gantés de cuir effleurent à peine le ballon. Le grand Yachine n'aurait pas dit mieux. Mais c'est trop tard. Voilà la balle qui s'envole par-delà le jardin. Elle file au-dessus de la route. Loin, très loin du terrain imaginaire de la rue des Sauniers. Sur une vraie pelouse, avec de vraies cages, elle serait passée juste sous la barre, j'en suis sûr. Je ferme les yeux. Dans ma tête, j'entends le claquement sec du cuir sur le filet. J'imagine le bruit mat du ballon qui retombe sur le sol. But ! Je savoure ce moment magique, ce plaisir chaque fois renouvelé et jamais épuisé. Un jour, c'est sûr, il y aura d'autres gardiens, dans de vrais stades, devant un vrai public. Pour l'instant, c'est Ulysse qui s'y colle. Le score ? Dominique : trois. Ulysse : zéro. Sans rancune, il éclate de rire. Pas moi. Le foot, c'est du sérieux. Le grand Ulysse, c'est mon goal attitré. La semaine, il travaille aux

hûtres avec mon père. Le dimanche, sur les terrains du département, il garde les buts de l'équipe familiale. C'est un costaud, Ulysse. Carrure d'athlète, cheveux ras et regard d'aigle. Plus d'un attaquant s'est cassé les dents en voulant jouer au plus malin avec lui. Mais avec moi, il va voir ce qu'il va voir. Parfois, tout de même, je me demande s'il ne fait pas un peu exprès de laisser filer le ballon... Un qui ne laisse rien filer, en tout cas, c'est le voisin. Un vrai rabat-joie, celui-là ! À se demander s'il aime le foot. C'est la troisième fois depuis le début de l'après-midi que la balle vient s'échouer sur le toit de sa maison. C'est une fois de trop. Sortie de but, dirait l'arbitre. Retour sur terre. Fin du rêve.

« Dominique, bon sang, mes tuiles ! »

Quoi, ses tuiles ? Quelle drôle d'idée, aussi, de construire sa maison si près de notre terrain ! Et pourquoi pas aux abords du stade de Colombes, près du Maracana ou juste en face de Wembley ? À ce moment-là, je fais ma tête des mauvais jours. Bon gré, mal gré, je traverse la rue pour aller récupérer la boule de cuir. Excusez-moi, m'sieur ! Non, je ne recommencerai plus, promis. D'accord, la prochaine fois, je ferai attention à ne pas frapper trop fort. Les dents serrées, l'objet du litige sous le bras, je franchis son portail en baissant les yeux. Ulysse ôte ses gants. Il s'efforce de prendre un air contrit. Mais personne n'est dupe : il est complice de mon forfait. Je sais bien qu'il est avec moi. Même si sa mine grave doit laisser croire le contraire. En attendant, c'est fini pour aujourd'hui. Mais jeudi prochain, promis juré, je reviendrai !

*

* *

Je suis né à Saintes, département de la Charente-Maritime, le 14 janvier 1955. Mais c'est ici que je vis, à Étaules, à une quinzaine de kilomètres. Étaules, c'est un village. Mille cinq cents habitants, été comme hiver. Pour un gamin en culottes courtes, c'est un petit

coin de paradis. Pour moi, c'est le centre du monde, tout simplement. Étaules étire ses petites rues et ses maisons traditionnelles entre Chaillevette et Arvert, les bourgs voisins. Tout autour, il y a les marais. Nous sommes au cœur du bassin ostréicole, là où coule la Seudre, le fleuve le plus petit de France. L'eau se faufile entre les bassins avant d'aller se jeter dans l'Atlantique, de l'autre côté du pont de la Seudre. Ici, la terre et l'eau se touchent presque en donnant l'illusion de se confondre. L'océan est là, tout près. En même temps, presque inaccessible. Il est à dix kilomètres. Autant dire le bout du monde. Avec les copains, nous préférons jouer dans les marais et nous baigner dans la Seudre. En un coup de vélo, nous voilà rendus. Le reste du temps, nous jouons au foot dans la rue. Un ballon de cuir, des vêtements pour servir de buts, deux équipes improvisées, et voilà. Même pas besoin d'un vrai terrain. Ici, nous pouvons courir comme sur un stade. Sans crainte d'être dérangés. Étaules est resté à l'écart des circuits touristiques. Tout juste si le silence est troublé, de temps en temps, par le frémissement du moteur d'une voiture. Vite, nous remontons sur le trottoir en attendant qu'elle passe. Après, le ballon reprend ses droits. Seule l'heure du goûter vient donner le signal du retour à la maison. Mon enfance a un goût de liberté. Je grandis entre les copains et les cousins, entre les parties de foot et les virées dans les marais. Dans la passion partagée du ballon rond, des balades à vélo et des grands espaces. À Étaules, je suis heureux.

*

* *

Les Rocheteau, c'est une tribu. Une vraie. Presque un clan. Une tribu de Charentais, même s'ils portent un nom vendéen. Tout le monde habite dans un mouchoir de poche. La famille de mon père est originaire d'Arvert, à quelques kilomètres d'ici. Du côté de ma mère, les Blondet, on est natif d'Étaules. Mon père et

son frère, Serge, ne se contentent pas de travailler ensemble à Orivol, l'exploitation ostréicole. Ils ont aussi épousé les deux sœurs Blondet, Simone et Éliette. Les deux couples se partagent la même maison. Du coup, je ne me suis jamais senti seul. Je me suis toujours occupé de mes petits cousins. Le matin, je les emmène à l'école. Le dimanche, il y a du monde à table. Il y a de l'ambiance, aussi. Autour d'un verre de pineau, chacun y va de son commentaire, de son anecdote ou de sa petite histoire. Mon père, Gérard, n'est pas un bavard. Pas grave : Simone, ma mère, parle pour deux. Nous sommes installés rue des Sauniers, au centre du village. Une grande bâtisse blanche tout en longueur, avec une cour immense. Pour jouer au foot, c'est parfait. Je ne risque pas d'abîmer les fleurs : il n'y en a pas. Ni fleurs, ni potager. C'est la volonté de mon père. Comme ça, nous pouvons taper dans le ballon sans faire de dégâts. Ma mère a un peu râlé. Elle avait toujours rêvé d'un petit bout de jardin et de roses trémières. Mais depuis longtemps, elle a compris. Dans cette famille, la passion du football serait la plus forte. Le sport, à la maison, c'est sacré. Une vraie religion. Il n'y a pas de portail à l'entrée non plus. Un porche nu, c'est peut-être moins joli, mais plus pratique pour servir de but. Pourquoi le gâcher par une vilaine porte en bois ? De toute façon, on ne craint pas les visiteurs indéliçats. Alors, le portail patientera encore un peu. Le temps que les enfants aient grandi. Ce jour-là, nous serons gentiment priés par ma mère d'aller jouer sur le terrain de foot municipal, histoire de voir si l'herbe est plus verte. Quelques années après ma naissance, un petit frère est né, Antony. Et après lui, une petite sœur, Sylvia. En famille, à l'heure des repas, ça discute sec. Mais on est pudique, rue des Sauniers. On ne se risque jamais sur le terrain des sentiments. On ne laisse rien deviner de ses états d'âme. On parle politique, plutôt. Sans s'énerver, ni se disputer. L'ambiance est sereine. Ni coup d'éclat, ni claquement de portes. Ce n'est pas le genre de la maison. Chez les Rocheteau, on a le cœur à gauche, quand Étaules et la région

s'affichent à droite. On se sent proche du Parti communiste, sans être militant pour autant. L'un de mes oncles, René, était résistant. Avant la guerre, aîné d'une fratrie de quatre garçons et une fille, il était le patriarche de la famille. Puis les Allemands l'ont arrêté. Ils l'ont déporté à Buchenwald. À son retour d'Allemagne, après la guerre, il s'est installé à Arvert, dans la maison familiale. Depuis, il travaille au domaine, à Orivol. Sa santé précaire l'empêche de sortir en mer. Il reste travailler dans l'établissement. À table, on n'en parle pas. Les événements sont encore tout proches, les blessures trop douloureuses. Mais les « grandes personnes » abordent le sujet de temps à autre, quand l'oncle René n'est pas là. À ce moment-là, je sens bien qu'il s'est passé quelque chose de terrible. Ce « quelque chose », évoqué à mots couverts l'espace de quelques instants, vient jeter comme une ombre sur la sérénité et le bonheur de vivre de mon enfance. Même s'il est difficile pour un gamin de mon âge de saisir toute la gravité des événements. Mine de rien, l'air d'être ailleurs, j'écoute les discussions des adultes. Je ne comprends pas toujours tout, mais peu importe. J'enregistre là de quoi nourrir mes futurs engagements. La religion n'est pas, elle non plus, source de discorde. Ma mère est d'une famille catholique, mon père d'origine protestante, mais ils ne sont pas du tout religieux. À la maison, on n'en parle pas. Je suis baptisé, mais je ne vais pas à la messe le dimanche. Et comme mes parents n'insistent pas, l'affaire est entendue. De toute façon, je me suis déjà fait ma propre religion. Je ne ressens pas le besoin de m'encombrer d'une autre. Mon culte personnel est tout entier consacré à un objet de cuir et de forme ronde, qui se met à rouler sans fin dès qu'on le pousse avec le pied. Et les joies qu'il procure suffisent à mon bonheur.

*

* *

« Dominique, lève-toi, c'est l'heure de la marée ! » Mon père vient me tirer du lit. Pourtant, il est encore tôt. La pendule est formelle : cinq heures du matin... J'en connais beaucoup, parmi mes copains, qui rechigneraient à se lever à une heure pareille un jour de grandes vacances ! Mais pas besoin de me le dire deux fois. Je saute de mon lit. Je me précipite sur les vêtements que maman a préparés la veille. Ciré, pull, bottes en caoutchouc... Me voilà paré. Aujourd'hui, j'accompagne mon père qui s'en va travailler les huîtres. J'adore ça. Il ne faut pas traîner pour ne pas rater la marée descendante. Dix minutes plus tard, nous embarquons à bord du *Mambo*. C'est le chalutier familial, compagnon de toutes les sorties en mer. Un refuge idéal pour les petits garçons en quête de sensations. Il vit ses dernières années. Dès que nous aurons assez d'argent, il sera remplacé par un bateau plus moderne et plus puissant. Mais en attendant, je l'aime bien, notre vieux *Mambo*. Je suis habitué à lui comme à un ami éloigné que je retrouverais à l'heure des vacances. Mon père s'installe dans la cabine, à l'arrière. Son frère Serge est à ses côtés. Privilège de l'enfance, je me cale à l'avant, entre les casiers d'huîtres. Je scrute l'horizon qui se rapproche au fur et à mesure que le *Mambo* s'éloigne en direction de l'île d'Oléron. Les huîtres poussent dans le bassin de Mareennes, au beau milieu de l'estuaire de la Seudre, entre Oléron et la côte. En partant d'Étaules, il faut compter une bonne heure de navigation. Arrivés en vue des viviers, mon père et son frère prennent place dans une petite barque à fond plat, traînée par le *Mambo*, pour s'approcher le plus possible des huîtres. Là, ils attendent la fin de la marée. Une fois l'eau complètement descendue, le travail peut commencer. Dans les parcs, les huîtres poussent à même le sol. Ils les ramassent avec la fourche, puis les déposent dans des paniers qu'ils alignent en rangs serrés sur le pont du *Mambo*. Les jambes, prises jusqu'à la taille dans les cuissardes, s'enfoncent dans la vase. Courbés au-dessus de leur fourche, mon père et son frère en ont au moins pour deux ou trois heures. L'ostréiculture est un métier difficile. À la belle saison, le travail

est agréable. L'océan est là, tout près. On passe la journée au grand air. Mais pendant les mois d'hiver – tous ces fameux mois en « r » –, alors, c'est une autre affaire. Avec la froidure et cette petite pluie fine qui transperce les cirés, la tâche n'a rien d'une partie de plaisir. Les mains sont tailladées par le froid. Le dos, plié en deux par l'effort. Sous cette lumière de juillet qui m'oblige à fermer à demi les yeux, je savoure une liberté enfin retrouvée, loin des bancs de l'école. Sur le coup de midi, c'est l'heure de casser la croûte. Au menu, une tranche de graton – le pâté local – et une part de cotillons, ces petites côtes de porc charentaises. Ensuite, retour à Orivol. Nous profitons de la marée montante pour repartir. Le travail est loin d'être terminé. Maintenant, il faut décharger les huîtres, puis les nettoyer pour les débarrasser des algues accrochées à leur coquille. Enfin, dernière étape, les mettre en dépôt dans les claires, ces bassins où elles prendront le temps de verdir pendant une année avant d'être expédiées. En tout, quatre ans sont nécessaires pour « fabriquer » une huître. Le temps qui passe n'a rien changé à l'affaire depuis l'époque du grand-père de mon père, lui aussi ostréiculteur. Un jour, peut-être, je deviendrai à mon tour un « paysan de la mer ». Mais pour l'instant, il y a les copains. Il y a l'école. Il y a surtout les parties de foot.

*

* *

Le soir, à peine sorti de la classe, je ne pense qu'à jouer dehors. Un rapide détour par la maison, le temps de jeter mon cartable dans un coin du salon et d'attraper au vol le quignon de pain préparé pour le goûter, et me voilà reparti. La vie, la vraie, m'attend au bout de la rue. « Dominique, tu as fait tes devoirs ? » demande ma mère en me voyant débouler dans la cour comme un sauvage. Pas encore. Tout à l'heure, en rentrant, je me mettrai à mes leçons, promis. Mais pour l'instant, il y a plus urgent. Les autres m'attendent dehors. Vite, j'enfourche mon vélo et je les

rejoins. J'ai de la chance : mes parents me laissent libre de m'amuser comme je l'entends. Ils ne m'empêchent jamais de sortir. Même si un jour ma mère m'a attaché à un arbre pour m'empêcher de bouger parce qu'elle me trouvait insupportable... Nous mettons le cap sur les marais et les petits cours d'eau des environs d'Étaules, ou bien sur la forêt toute proche, ou tout simplement sur les rues du village. Et là, nous nous lançons dans des jeux interminables. Comme tous les gamins du monde. Sans mesurer nos efforts, sans compter les heures qui défilent, sans penser au lendemain. Parmi mes copains, il y a Luc, le fils du dentiste d'Étaules. Il y a aussi Jean-Marie, le fils de Louis Chusseau, un ostréiculteur ami de mon père. Un soir, après l'école, j'étais parti jouer au foot sur la pelouse du terrain municipal avec lui, mon cousin Patrice et quelques autres. On s'était lancé dans un attaque-défense. À un moment, la balle est sortie derrière notre ligne de but. J'ai prétendu qu'il y avait six mètres. Jean-Marie, lui, réclamait un corner. On s'est un peu accroché, comme tous les gosses qui se disputent un ballon. Et là, je ne sais pas ce qui m'a pris : je lui ai donné un coup de poing sur le nez. Comme ça, paf ! Le coup est parti sans prévenir. Personne n'en revenait. Moi non plus, d'ailleurs. Ce n'est pas mon genre de me bagarrer sur un terrain. Jean-Marie s'est mis à saigner. Nous, autour de lui, on s'est tous mis à paniquer. On a couru chez le docteur Chauvin, le médecin du village. Bilan : nez fissuré. Jean-Marie lui a raconté que la lumière des projecteurs l'avait ébloui et qu'il s'était cogné contre le poteau de but. Le docteur Chauvin a sûrement trouvé cette histoire abracadabrante, mais il n'a fait aucune remarque. Moi, je n'ai rien dit à mes parents. Le dimanche suivant, Jean-Marie n'a pas pu jouer à cause de son plâtre sur le nez. Depuis, je n'ai plus jamais donné de coup sur un terrain de foot...

*

* *